

Quatre mariages et un sacerdoce

Stéphanie Le Bars

Dans un grand éclat de rire complice avec son mari, Elisabeth Nussbaumer le reconnaît volontiers : « *Je me suis fait avoir !* » « *Jamais* », lui avait-t-il juré, il ne s'inscrirait dans les pas de son père, pasteur en Alsace. « *Cela me paraissait une idée saugrenue* », assure-t-il encore aujourd'hui. Les deux anciens étudiants, tombés amoureux alors qu'ils fréquentaient le même groupe d'études bibliques sur les campus lillois, se sont mariés au moment où Jacques débutait son « *ministère* » à Villeneuve-d'Ascq (Nord). « *Jamais je ne me serais lancé sans son consentement* », précise le jeune pasteur évangélique, lunettes rondes et cheveux ras surmontés d'une houppette.

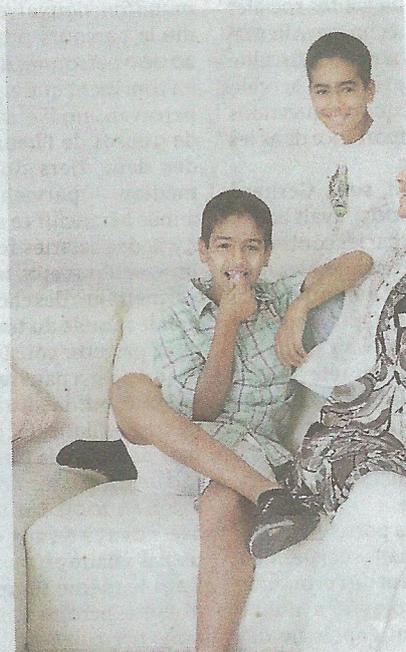
« *Moi, c'est l'évêque qui m'a convoqué pour me demander si j'acceptais que mon mari devienne prêtre* », raconte d'une voix douce Anne Sollogoub. Tenue stricte et regard vert, la jeune femme de 41 ans n'a pas été surprise par la vocation de Serge. « *Cela crevait les yeux qu'il voulait être prêtre* », sourit-elle, assise sur une chaise de paille, dans la chapelle catholique, devenue orthodoxe, de Meudon-la-Forêt (Hauts-de-Seine), où son mari officie. Lui confirme : « *Depuis tout petit, c'est ce que je voulais faire. Mais, c'est une vocation qui doit être vécue à deux* », assure ce petit-fils de prêtre orthodoxe d'origine russe, par ailleurs archiviste. Catholique, Anne Sollogoub est devenue orthodoxe. Elle ne considère pas cette conversion comme un renoncement ; pas plus que les périodes d'inactivité professionnelle que cette enseignante a consacrées à leurs cinq enfants.

Avec une pointe d'accent chti, Sultana Doua, 34 ans, explique, volubile, avoir « *toujours voulu se marier avec un musulman engagé, pratiquant, porté par une ambition divine* ». Le souhait de cette ex-étudiante en psychologie, élevée à Valenciennes (Nord) dans une famille d'origine marocaine non pratiquante, a été exaucé il y a seize ans. Depuis, elle partage la vie, très chargée, de Mahmoud, universitaire, mais surtout imam à Cenon, dans la banlieue de Bordeaux.

Protestants, orthodoxes, musulmans ou juifs, ces couples vivent au rythme du métier du père de famille : pasteur, prêtre, imam ou rabbin. Entre les cérémonies et les sollicitations des fidèles, ils essayent de vivre comme les autres

Maîtresse femme, Sultana Doua ne regrette pas d'avoir arrêté ses études pour subvenir aux besoins du couple et de leurs trois enfants, lorsque Mahmoud Doua a commencé à s'impliquer dans la vie de la communauté. « *Ce qu'il fait, c'est pour le bien de la société* », justifie-t-elle. Aujourd'hui, elle garde des enfants à domicile : « *Vu l'emploi du temps de Mahmoud, je ne peux pas compter sur lui ; je ne peux pas travailler à l'extérieur* ».

Lorsque l'on a présenté Betzalel Levy à Ilana, la jeune femme, 19 ans à l'époque, a été « *effrayée* ». « *Il était déjà rabbin et, comme j'arrivais du Maroc, j'avais des religieux l'image d'hommes peu accessibles* ». « *D'ailleurs, il m'a tout de suite parlé des inconvénients de la vie d'une femme de rabbin* », se souvient Ilana Levy, aujourd'hui âgée de 38 ans. « *Cela ne servait à rien de présenter cette vocation comme une succession de banquets et de toasts*, sourit Betzalel Levy, 43 ans, lui-même fils de rabbin. *Je lui ai parlé de ses devoirs* ». Entendez la disponibilité, la présence auprès



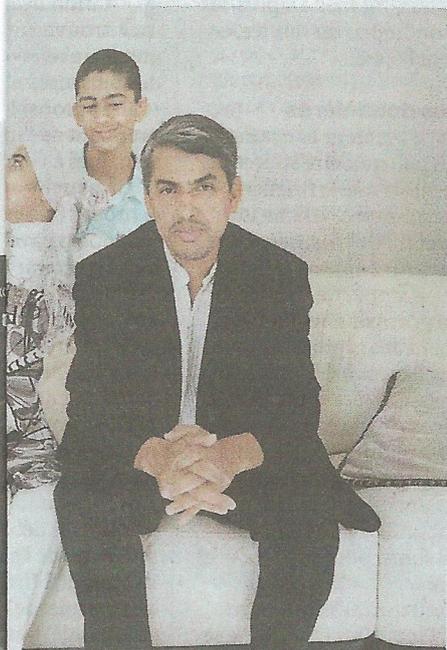
Mahmoud Doua, imam, entouré de ses enfants. YVES SAMUEL POUR « LE MONDE »

des enfants – ils en ont sept – et le rôle particulier de la *rabbanit*, la femme du rabbin, au sein de la communauté. « *Ma manière de m'investir fut de laisser du temps à mon mari* », résume Ilana Levy.

Longtemps dominés par une culture catholique, qui oblige ses ministres du culte au célibat, les Français sont guère familiers de ces vies de couples rythmées par le sacerdoce du père de famille. L'Église catholique a théorisé et imposé la nécessité du célibat à ses prêtres, « *époux de l'Église* » pour des raisons à la fois religieuses, humaines et pastorales. « *Celui qui n'est pas marié a le souci des affaires du Seigneur, il cherche comment plaire au Seigneur*, rappelle le Nouveau Testament. *Celui qui est marié a le souci des affaires de cette vie, il cherche comment plaire à sa femme et il se trouve divisé* ».

Chacun dans leur tradition religieuse et malgré les contraintes, les couples rencontrés défendent leur mode de vie. Diplômés, ils ont souvent renoncé à des métiers plus lucratifs. Leurs faibles rém

ages



La femme Sultana et de leurs enfants.

nérations, parfois évoquées comme un obstacle au mariage des prêtres par une Eglise catholique peu encline à financer des familles, sont aujourd'hui souvent compensées par les revenus de leur femme. « Quand il le faut, la communauté apporte aussi son aide. Sinon Dieu y pourvoit », résumant volontiers les religieux. En revanche, présenter le mariage comme une réponse à la crise des vocations ne les convainc qu'à moitié. « Chez nous aussi, cette crise existe », assure Serge Sollogoub.

Tous insistent plutôt sur l'aspect « relationnel » de leur mission et la nécessité pour l'accomplir de vivre comme les fidèles. « Je n'aurais pas pu être imam sans famille, témoigne Mahmoud Doua. Le milieu familial procure un épanouissement, une sérénité. Je ne sais pas comment font les prêtres sur le plan affectif. Moi aussi, je donne beaucoup aux fidèles mais j'ai besoin de recevoir, et le don, je le reçois de Sultana. » Plus radical, Betzalel Levy raconte qu'il a refusé de prendre la tête d'une communauté tant qu'il a été célibataire. « J'aurais du mal à recevoir un

couple pour le former ou pour un travail de médiation sans mon expérience personnelle », estime-t-il.

« Je comprends les prêtres catholiques qui renoncent à cette vie de famille pour être totalement disponibles, concède Jacques Nussbaumer. Je n'aurai jamais leur disponibilité : quand mon enfant va mal, je vais mal. Pourtant, quand je vois un prêtre faire la préparation au mariage, je ne peux m'empêcher de sourire. Ma vie personnelle me permet d'avoir une affinité avec les fidèles, une compréhension de leurs interrogations. » « Parfois, je plains le prêtre catholique qui ne connaît pas la joie d'une vie de famille, reconnaît Serge Sollogoub. A d'autres moments, je l'envie : personne ne lui fait la tête quand il rentre tard ! »

Face à un emploi du temps particulièrement extensible, tous les couples mettent en place des stratégies pour survivre. Car ces hommes ne sont pas seulement des officiants, réquisitionnés le jour du culte. Selon les cas, ils animent aussi la formation des plus jeunes, sont aumôniers de prison ou d'hôpital, participent à un nombre incalculable de réunions ou de conférences, assurent, pour certains, des mondanités liées à leur statut de « notable », rendent visite aux fidèles les plus âgés, en reçoivent d'autres chez eux ou les ont au téléphone « à l'heure qui les arrange eux, c'est-à-dire le soir ! » Et tous doivent faire face aux urgences imprévues, notamment les décès.

« Aux yeux des fidèles, Mahmoud est "Timam", même lorsque l'on est au supermarché, au restaurant ou à la plage, et certains n'hésitent pas à l'interpeller pour un conseil, soupire Sultana Doua. Il faut veiller à ne pas se laisser envahir. Nous, contrairement à la tradition, nous refusons la plupart des invitations chez les fidèles. »

Depuis qu'il a entendu Daniel Cohn-Bendit dire qu'il consacrait la journée du mercredi à ses enfants, Mahmoud Doua s'efforce de faire du sport avec les siens ou les accompagne chez le médecin. Il jure

« Parfois, je plains le prêtre catholique qui ne connaît pas la joie d'une vie de famille »

Serge Sollogoub
prêtre orthodoxe

qu'il n'a renoncé à rien, mais qu'il s'organise mieux et dort peu. A la maison, son téléphone est désormais sur silencieux.

Parents de deux jeunes enfants, Jacques et Elisabeth Nussbaumer tentent eux aussi de respecter certaines règles. « J'essaye de ne pas être absent plus de deux ou trois soirs par semaine et je régule mieux mes coups de téléphone », assure Jacques Nussbaumer. « Une fois par mois, on coordonne nos agendas car je dois anticiper au maximum pour organiser la vie de famille », explique Elisabeth Nussbaumer. Cette



une journée de retraite dans un monastère – catholique – pour « méditer et faire le point ». « Prendre ce temps pour soi permet d'améliorer la qualité de ce que l'on donne aux autres », assure Jacques Nussbaumer.

Dans ces couples insolites, le mari a certes l'aura du religieux, mais la femme joue aussi un rôle auprès des fidèles. Chacune l'accepte et l'assume à sa manière. « C'est un dur bonheur que d'être femme de rabbin », philosophe Betzalel Levy. « L'épouse du rabbin, c'est quelqu'un à qui l'on peut se confier sans craindre les ragots », explique Ilana Levy qui, en tant que « femme de », reçoit nombre de confidences et de questions. « Mais je ne donne jamais de réponses religieuses, notamment sur la pureté familiale, sans avoir consulté mon mari. »

« Il arrive que l'on me demande un conseil ou de faire le lien avec mon mari, explique Sultana Doua. Et, quand je vois le nombre de gens qui veulent nous fréquenter, je me dis qu'on représente un modèle pour eux. »

Aussi les familles veillent-elles à ce que le « métier » paternel ne soit pas trop lourd à porter pour les enfants. « On les a mis en garde, témoigne Ilana Levy, en leur expliquant que l'on est un peu une référence pour le reste de la communauté. » « Nous faisons attention à la confusion des genres, explique aussi Anne Sologoub. Les enfants vont à confesse avec un autre prêtre. » Sultana Doua a dressé une barrière plus étanche : « Ils ne vont jamais à la mosquée, je ne veux pas que l'aura de l'imam écrase la figure paternelle. » Jacques Nussbaumer espère, lui aussi, éviter cet écueil : « En famille, je suis plutôt déconneur et je ne pense pas leur donner l'image imposante du pasteur. »

Tous souhaitent évidemment que leurs enfants continuent de croire et de pratiquer ; en espérant que ce ne soit pas juste pour faire plaisir à leur père. ■



ardoce
marit

quête

>>

NS Infratest selon lequel 80 %
personnes interrogées (78 % des
s de 35 ans) jugent que « c'est
que l'économie offre encore de
perspectives pour les jeunes
ly a pas d'émutes » comme
yaume-Uni.
urtant, affirme le syndicat,
s 23 % des enfants de parents

6 en 1994

engage
l'ires

omie 17